

Haeri Niloofar, *The Sociolinguistic Market of Cairo. Gender, Class and Education*

Kegan Paul International, London - New York, 1997
(Library of Arabic Linguistics N° 13).
16 x 24 cm, 271 p.

L'ouvrage de Niloofar Haeri représente une des rares études sociolinguistiques sur l'arabe du Caire. Son travail s'inscrit dans la tradition variationniste labovienne qui étudie les phénomènes de variations sociologiquement conditionnées, considérées comme les moteurs du changement linguistique. Elle choisit l'étude de deux variantes, la palatalisation et la réalisation du *qaf*, dont l'usage est corrélé avec l'âge, le sexe, l'appartenance sociale et le type d'éducation, pour discuter ou critiquer un certain nombre de dogmes ou de présupposés qui dominent les recherches en linguistique arabe. Elle montre également les écueils guettant une application mécanique des théories variationnistes qui oublierait de prendre en compte le contexte spécifique de chaque société. L'ouvrage se caractérise par sa clarté, son articulation rigoureuse et la richesse de son argumentation. Il a d'autre part le mérite de faire référence à de nombreuses autres études sociolinguistiques entreprises sur l'ensemble du monde arabe. L'ouvrage se divise en sept chapitres dont deux (le troisième et le quatrième) sont plus techniques (l'étude des deux variantes) et cinq plus théoriques. On pourra reprocher la répétition de certains thèmes sur plusieurs chapitres, et la maigreur du corpus présenté. Ses données reposent sur 87 interviews complétées par trois tests de lecture et d'écoute ; toutefois, les données des interviews ne sont reproduites que sous forme d'exemples, de tableaux et de graphiques, aucun texte n'étant fourni en annexe. La transcription choisie est celle de la plupart des revues américaines, les emphatiques sont représentées par des majuscules /T, D, S, Z/, les voyelles longues par une voyelle redoublée /aa/, l'accent n'est pas indiqué. Quelques transcriptions m'ont laissée perplexe. Pourquoi transcrire *zayyina bi il Zabt* alors qu'on entend toujours *zayyina b-iZ Zabt* « comme nous exactement » (p. 216) et transcrire *wana* qui aurait pu être marqué *w-anā* « et moi ». On relève quelques petites erreurs techniques (erreur au graphie 8 de la page 80 qui contredit le tableau 11 p. 79 ; manque la description du locuteur Nadia dans le texte p. 99 ; problèmes de notes entre les p. 146-155. On passe de la note 8 à la note 11 dans le texte)

Dès le premier chapitre N. Haeri énonce clairement ses positions méthodologiques et théoriques qui seront reprises en conclusion. Elle reconnaît la valeur du concept de diglossie comme modèle normatif mais critique les partisans d'une approche pluriglossique qui postulent la présence d'une (ou de plusieurs) variété(s) indépendante(s) intermédiaire(s) entre les pôles dialectaux et classiques. Elle préfère parler de registre(s) stylistique(s). L'intégration

de termes classiques en arabe cairote ne provoque pas l'émergence d'une nouvelle variété, mais élargit l'éventail de variabilité. Le terme dialecte (*colloquial*) lui semble restrictif car il sous-entendrait l'idée d'une variété monolithique. Elle considère donc l'arabe égyptien comme une langue à part entière avec ses variantes sociolinguistiques qui doivent être étudiées dans leur contexte. Plusieurs questionnements parcourent son étude : qu'est ce qu'un parler standard et y a-t-il toujours un seul standard reconnu par tous les locuteurs ? Les formes dites standard sont-elles toujours des formes anciennes (conservatrices) face à des formes non standard qui seraient innovatrices ? Les femmes ont-elles réellement un comportement paradoxal qui consisteraient à être plus innovatrices dans des situations de changement linguistique et plus conservatrices dans des situations linguistiques stables (Labov 1990). Le comportement linguistique des hommes et des femmes arabes serait-il spécifique ? Elle souligne que dans le monde arabe la variation est toujours appréhendée dans un cadre diglossique où l'arabe classique (correspondant ici au terme arabe *fuṣha*, i.e. à la fois l'arabe littéraire classique et l'arabe moderne standard) est considéré comme Le Standard et l'arabe non classique (correspondant ici au terme *'āmmiyā*) comme le non standard.

Le traitement de la palatalisation (Chapitre 3) reprend en grande partie les publications précédentes de l'auteur (Haeri 1992 et Haeri 1994). Elle décrit avec précision le phénomène de la palatalisation, fait le point bibliographique sur cette question et distingue deux types de palatalisation, faible et forte, qui correspondent à différents points d'articulation. Elle montre que la palatalisation est plus fréquente dans certains environnements (quand les dentales sont suivies d'un glide palatal (y), de la voyelle d'avant /i/ en position finale, d'un /i/ long ou non accentué etc.). La palatalisation est un trait plutôt féminin dont la variation d'usage est conditionnée par trois facteurs : âge, classe sociale et éducation. Elle est peu présente chez les femmes pas éduquées et chez les femmes de plus de cinquante ans ce qui semble indiquer qu'il s'agit d'une nouvelle variante apparue peut-être à partir des années trente. La palatalisation faible est plus marquée chez les femmes des classes moyennes supérieures ayant fréquenté des écoles privées alors que la palatalisation forte est plus marquée chez les femmes des petites classes moyennes ayant fréquenté l'école publique. N. Haeri en conclut que la palatalisation est une innovation issue des classes moyennes supérieures, que les formes palatalisées sont non-standard et innovatrices par opposition aux formes non palatalisées standard, et que ce type de variation se développe indépendamment de toute référence au classique.

Le traitement du *qaf* (chapitre 4) est un des thèmes favoris de la linguistique historique, de la dialectologie et de la sociolinguistique arabes. La réalisation du *qaf* a été

amplement étudiée tant au niveau historique que contemporain, comme le souligne Haeri, dont les données confirment ici les travaux précédents. Dans le parler du Caire, le *qaf* étymologique est rendu par une glottale /',/ sauf dans quelques termes empruntés à l'arabe classique. La réalisation de plus en plus fréquente du phonème étymologique *qaf* est liée à la réintroduction - via en particulier l'éducation et les médias - de nombreux lexèmes classiques dans le parler des locuteurs éduqués. Haeri estime qu'il s'agit plutôt d'une variante lexicale que d'une variante phonologique. L'étude de cette variante ne peut donner lieu à une application stricte du modèle variationniste. Elle propose de la désigner sous le terme de variable diglossique puisque la « réintroduction » du *qaf* ne peut être considérée comme une innovation. La réalisation du /q/ est plutôt un trait masculin, lié au degré et au type d'éducation (niveau secondaire public, premier cycle universitaire) et à un certain type de profession (nécessitant la maîtrise de l'arabe classique). C'est donc une variante plutôt représentative des classes moyennes que des classes supérieures car l'usage du *qaf* est moins marqué chez les personnes ayant suivi des études supérieures. L'arabe classique, en l'occurrence, ne peut pas être comparé à l'anglais standard ; c'est plutôt la variété urbaine d'arabe caïroïte parlée par les classes éduquées qui représentera un standard équivalent à ceux des sociétés non-diglossiques. L'arabe classique, quant à lui, lui doit être considéré comme un « supra-standard ». Si l'on postule que ce sont les parlers urbains régionaux qui constituent le standard, alors la réalisation /'/ du *qaf* est une variante stable et la palatalisation est une innovation.

Haeri critique l'approche de Bourdieu qui établit une relation linéaire entre les usages de la classe dominante et le standard. Si ce modèle peut fonctionner dans les sociétés « monolingues », il ne s'applique pas aux ex-sociétés coloniales. En Égypte, l'élite, éduquée dans des écoles étrangères, n'est pas particulièrement compétente en arabe classique ; elle l'est moins, en tous cas, que les classes moyennes issues de l'enseignement public ou religieux. Le plurilinguisme représente le capital linguistique de l'élite alors que l'arabe classique représente le capital linguistique des classes moyennes. C'est pourquoi l'approche de Mitchell (1986), qui postule une classe homogène éduquée (la *professional class*) parlant une variété propre (*Educated Spoken Arabic*), ne lui paraît pas valide. Les membres de la *professional class* sont loin d'avoir les mêmes itinéraires éducatifs et les mêmes usages linguistiques. Haeri étudie pour finir les représentations ambivalentes que les locuteurs ont de l'arabe classique et en conclut que les représentations linguistiques échappent à toute conception dichotomique : il n'y a pas une langue valorisée et une langue dévalorisée mais différentes valeurs selon les locuteurs, les contextes etc. Comportements et représentations linguistiques participent de la construction identitaire et ne

doivent pas à ce titre être dissociés. On sent ici poindre une certaine exaspération envers une école sociolinguistique qui tend à ne prendre en considération que les données qui peuvent être traitées de façon quantitative. Elle ne fait cependant aucunement mention des études ethno-méthodologistes.

Tout au long de cette ouvrage les remarques de N. Haeri apparaissent le plus souvent pertinentes ou stimulantes. Elle même cependant n'échappe pas à certaines travers qu'elle dénonce. Ainsi la présentation succincte qu'elle fait en introduction des distributions fonctionnelles de l'arabe égyptien et de l'arabe classique apparaît comme très conventionnelle. L'absence de distinction entre l'arabe classique et l'arabe standard moderne me paraît gênante, même si elle reprend les catégories des locuteurs natifs (*fusha* vs *'āmmiyya*) en particulier dans l'étude des représentations. On ne sait pas non plus quels sont les critères (linguistiques ou para-linguistiques) qui permettent de distinguer clairement les deux catégories de *fusha* et *'āmmiyya* dans les usages. Haeri postule un continuum mais se réfère constamment à ces deux catégories. Si l'étude est brillante, bien menée, polémique, elle nous laisse un peu sur notre faim. Elle apparaît comme une mise en perspective intelligente de la théorie variationniste mais ne nous fournit finalement peu d'éléments nouveaux pour connaître la situation sociolinguistique du Caire. Que le parler de la capitale représente le standard du pays, ceci est une évidence pour tous ceux qui s'intéressent à la dialectologie égyptienne (Kaye 1994). Je ne vois pas pourquoi le terme dialecte impliquerait nécessairement une variété monolithique. Il me semble qu'au contraire les études dialectales ont montré la richesse et la diversité des dialectes, y compris sur le plan des variantes féminines et masculines. On aurait aimé qu'effectivement l'approche plus ethnographique prononcée par Haeri lui permette de sortir un peu de la théorie pour nous donner plus de données précises sur les usages incluant des données syntaxiques, sémantiques etc. Jusqu'à présent la plupart des études variationnistes sur le monde arabe ont essentiellement portées sur des variantes phonologiques qui sont effectivement facilement quantifiables.

Catherine Miller
IREMAM

RÉFÉRENCES

Haeri, Niloofar 1992. « Synchronic variation in Cairene Arabic: the case of palatalization », in E. Broselow, M. Eid and J. McCarthy eds. *Perspectives in Arabic Linguistics IV* Philadelphia: John Benjamins Publishers p. 169-180.

Haeri, Niloofar 1994. « A Linguistic innovation of women in Cairo », *Language variation and change* 6, p. 87-112.

Kaye, A. 1994. « Formal vs Informal Arabic. Diglossia, Triglossia, Tetraglossia etc. Multiglossia Viewed as a Continuum », *ZAL* 27, p. 47-66.

Royal, Anne Marie 1986. « Males/females pharyngealization Pattern in Cairo Arabic, A sociolinguistic study of 2 neighborhoods », PHD, University of Texas Austin.

Naïm Sambar, Samia 1994. « Contribution à l'étude de l'accent yéménite, le parler des femmes de l'ancienne génération », *ZAL* 27, p. 67-89.